

tenait cependant qu'à lui de se faire respecter: à sa parole, Médor, d'un coup de dent eût rétabli le calme. Mais non; ce moyen lui sembla peu convenable; il part le parti de s'ouvrir lui-même un passage au travers de ce petit peuple acharné contre lui sans motif aucun. Inutiles efforts; il ne put écarter ses adversaires, qui, d'un jeu faisant une guerre, le maltraitèrent indignement.

Mais, me direz-vous, n'y avait-il donc là une seule personne d'un âge mûr pour réprimer l'audace des enfants?—Oui, vraiment, il y en avait plusieurs assez lâches, non-seulement pour ne pas délivrer José, mais encore pour encourager par des cris et des battements de mains la conduite des agresseurs. Heureusement pour notre ami, un homme de haute stature vint à passer, et s'empara de deux mutins qu'il souleva en l'air, en les menaçant de les froter l'un contre l'autre de manière à faire sortir des étincelles de leur corps. Ce coup d'autorité décida de la victoire; en un instant le champ de bataille fut désert.

Tout n'était point terminé; malgré cela. L'auteur de cette scène affligeante avait emporté dans sa fuite le bonnet de José. Médor, que la voix de son maître avait retenu jusqu'ici dans l'inaction, comprit que le moment d'exercer ses pattes et ses dents était venu,

et, sans prendre congé de personne, il s'élança sur les traces du voleur. L'atteindre, le saisir à la jambe, le déchirer cruellement, fut l'affaire d'une minute; le coupable enfant ne put soutenir l'attaque, il tomba en poussant d'horribles clameurs. La foule, aussitôt, l'environna, le plaignit; les plus charitables le transportèrent dans une maison voisine, et les plus turbulents s'apprétaient à tuer Médor et à constituer José prisonnier, quand le protecteur de celui-ci intervenant de nouveau, fit entendre raison aux plus fougueux. Il sauva donc encore une fois le malheureux chanteur, couvrit sa retraite et ne le quitta qu'après l'avoir forcé de recevoir de quoi réparer le dommage qu'il avait souffert en ses vêtements.

Ainsi, dans cette vie, l'on doit son salut, bien souvent, à quelqu'une de ces âmes généreuses que le ciel a envoyées sur la terre pour consoler les bons de l'injustice des méchants.

José s'occupait, une autre fois, du soin d'amuser les habitants d'une élégante maison dont l'abord lui était permis, lorsqu'il fut interrompu d'une façon fort désagréable, par un nouveau locataire peu sensible aux chansons savoyardes. Ce monsieur ne jugea pas à propos d'employer des paroles amicales pour imposer silence au musicien; il crut

obter
nêtre
blan
Celu
meul
pieds
Au b
les f
néme
digna
fait
redon
se di
tint,
qu'à
la vic
sorts
le ve
hum
fant
tile d
puiss
loign
l'arge
ses la
Ma
glori
n'ent
eût c
aima
qu'il
pos d
qu'à
lonté
locata
mais
lut de
tranq
raissa
ou sa